

# KIKI, LOULOU, FIFI et les autres



Moi, Fifi, ill. G. Solotareff, L'École des loisirs

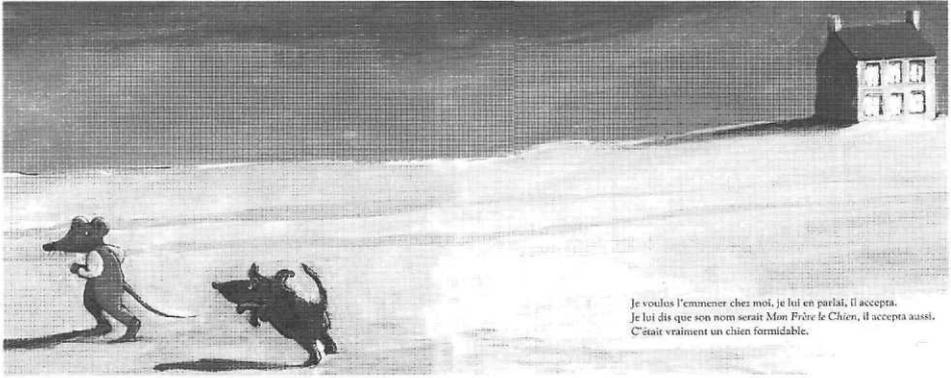
**O**n peut commencer par une histoire : celle de la vie de Grégoire Solotareff, qui déjà fait rêver. Elle annonce - comme une entrée en lecture guidée par un frontispice, une couverture ou des pages de garde - cette alchimie étrange, difficile à expliquer, simplement évidente, qui fait qu'une œuvre existe, impose une présence chargée de poésie et de réalité, parce que tant d'éléments divers, épars, hétéroclites et contradictoires se sont accordés, liés, et qu'il y a du bonheur dans cette unité.

Les genres s'y mélangent, les héros, les ennemis, les faits tragiques, les bouleversements

politiques, le bonheur anonyme, les rêves réalisés. C'est l'épopée d'une famille : Grégoire Solotareff est entouré par elle tout entière, noyau de vie et de fécondité qui surmonte toutes les épreuves.

Sa mère Olga est peintre. Elle a fui la Russie, à l'exception de ses parents toute sa famille a été décimée par la révolution bolchevique. Elle épouse un homme d'origine libanaise, médecin de l'aristocratie égyptienne, du Prince héritier, du Roi de Bulgarie en exil. Grégoire naît en 1953 à Alexandrie. La famille avec ses trois enfants doit quitter les bords du Nil et ses palais à l'arrivée de Nasser

\* Peintre, sculpteur, professeur à l'école Estienne.



Je voulais l'emmener chez moi, je lui en parlai, il accepta.  
Je lui dis que son nom serait *Mon Frère le Chien*, il accepta aussi.  
C'était vraiment un chien formidable.

*Mon Frère le Chien*, ill. G. Solotareff, L'École des loisirs, 1993

et s'exile dans le pays d'origine du père à Beyrouth. Celui-ci y retrouve des amis, l'écrivain Georges Schéhadé, il éprouve aussi la nostalgie de Paris. La guerre, la violence envahissent le Liban et les poussent à partir pour la France. Après une année passée sur la côte bretonne, la famille emménage dans une grande maison près des Mureaux. Olga à cause du souvenir horrible qu'elle garde de l'école n'y enverra jamais ses enfants ; ils étudieront tous ensemble à la maison, et surtout, ils dessineront.

Grégoire ne parle pas de déracinement mais plutôt d'apprentissage de l'enracinement. Il prend le nom russe de sa mère, elle porte le nom francisé de son mari. Nadja comme sa mère devient peintre, les œuvres de chacune vont entrer dans les livres<sup>1</sup>.

Est-ce par admiration pour son père que naturellement Grégoire devient médecin à son tour ? Mais bien vite un autre goût l'attire. Est-ce par admiration pour sa mère qui fabriquait des petits livres peints pour ses enfants à partir des contes qu'elle inventait pour eux ? Et puis les enfants eux-mêmes, Grégoire et Nadja passèrent des heures à dessiner, découper, colorier, coller, agraffer. Grégoire Solotareff abandonne la médecine

pour faire, lui aussi, des livres pour ses enfants, guidé par les conseils et l'amitié d'Alain Le Saux.

L'acuité, l'attention, l'humour avec lesquels il observe les événements quotidiens de la vie des enfants est en même temps un jeu et un bonheur où il se redécouvre lui-même.

S'il s'agit bien d'albums pour enfants, les expériences, les questions des petits et des grands ne sont pas de nature très différente alors que leurs rapports peuvent être si conflictuels. Tenter d'écouter parler les enfants, entendre l'enfant en soi, sont peut-être la voie pour mieux découvrir la vie, guérir de la guerre avec soi-même. Comme celui d'un médecin, le regard doit embrasser tous les symptômes, tous les désirs, toutes les émotions, ne les amputer d'aucune censure, ne pas les dénigrer par une mièvrerie mesquine, ni les saupoudrer de moralisme. Un joyeux festin, une guérison, des retrouvailles ponctuent les épisodes des livres à travers lesquels on apprend le métier.

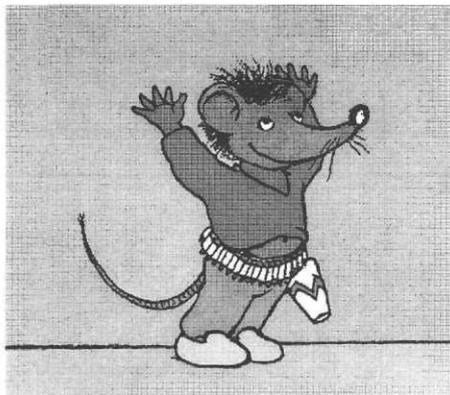
Le territoire familial, creuset de ce microcosme imaginaire, est ouvert au monde des rencontres et des contradictions. Grégoire Solotareff raconte des histoires de duels et

1. Nadja : *Chien bleu* ; Olga Lecaye : *La Famille ours et madame La Taupe*, L'École des loisirs.

de duos : le fort et le faible<sup>2</sup>, le tout-petit et le géant<sup>3</sup>, le gentil et le cruel<sup>4</sup>, le sage et l'excité<sup>5</sup>, le solitaire et le sociable<sup>6</sup>, le charmant et le repoussant<sup>7</sup>, le mort de peur et l'affamé d'amitié<sup>8</sup>, le coléreux et le paisible<sup>9</sup>, non pas pour des oppositions sommaires : dans ces chocs salutaires les rôles se renversent et se découvrent des conciliations salvatrices.

Grégoire Solotareff imagine entièrement ses livres ; le livre est un corps organique, il a sa corpulence, sa déambulation, son tempérament, son ton de voix, son caractère léger taquin ou grinçant, amoureux, romantique ou lyrique... Ces livres sont des tous, « tous » inachevés ou en suspens pour certains, « tous » faits à plusieurs d'autres fois. Ils ne sont jamais des phrases avec des images ou des images avec des légendes. Grégoire Solotareff peut jouer d'un seul instrument ou de plusieurs, faire orchestre avec d'autres ou orchestrer lui-même tout le livre : celui-ci doit trouver son rythme, sa phrase mélodique qui porte de page en page. Les citations visuelles, sonores, littéraires, courent joyeusement en mémoire : Babar, Les Pieds Nickelés, Van Gogh, Saint-Exupéry, Gustave Doré, Maurice Sendak, Charles Perrault, André François, les comptines... et bien d'autres.

Grégoire Solotareff a publié plus d'une centaine de livres. Bien sûr ils n'ont pas tous la même importance. Si, dès les premiers, la personnalité de l'auteur et de l'artiste s'impose, beaucoup de déclinaisons suivront



Pierre-Cœur-De-Pierre, ill. G. Solotareff, Hatier, 1989

mais aussi des livres phares, marquant de grands changements dans l'expression, l'écriture graphique et picturale.

Beaucoup de ses héros cherchent leur reconnaissance, leur place, leur identité<sup>10</sup>, mais lui, Grégoire Solotareff, cherche l'événement de la création, son surgissement de liberté, il dit qu'« évoluer dans son travail c'est acquérir de la liberté ». Cette affirmation de liberté s'engendre avec la conquête de la simplicité. C'est le premier conseil qu'Alain Le Saux donne à son ami : aller vers la simplicité, fuir le compliqué. Simplicité, liberté : l'intensité de plaisir qu'elles donnent nous savons bien qu'elle est le fruit d'une conquête tenace.

Si les albums trouvent cette énergie, regardons de plus près, comme le Docteur Piquère, de quoi cela est fait, comment cela advient.

2. *Une Prison pour Monsieur l'Ogre*, L'École des loisirs, 1986.

3. *Monsieur l'Ogre et la Rainette*, L'École des loisirs, 1986.

4. *Gentil-Jean*, L'École des loisirs, 1987.

5. *La Bataille de Grand Louis et de Petit Robert*, L'École des loisirs, 1986.

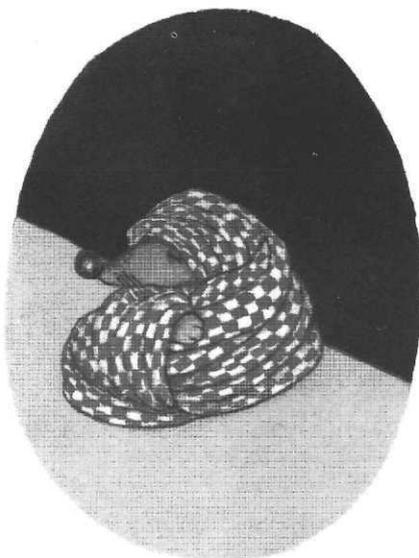
6. *Mon Frère le Chien*, L'École des loisirs, 1991.

7. *Le Diable des Rochers*, L'École des loisirs, 1993.

8. *Loulou*, L'École des loisirs, 1989.

9. *Le Père Noël et son jumeau*, L'École des loisirs, 1990.

10. *Ne m'appellez plus jamais « mon petit lapin »*, L'École des loisirs, 1987.



*Kiki la souris*, ill. G. Solotareff,  
L'École des loisirs, 1988

*Kiki la souris*<sup>11</sup> pleure à grosses larmes, se brosse les dents, fait sur son pot, se drape dans son doudou... L'organisation visuelle du livre est très simple : illustration à droite, texte à gauche. Jolie tache colorée dans le petit format du livre, l'illustration est une grosse bulle de savon, pas vraiment ronde, pas vraiment un œuf, où entrent et sortent les personnages comme captés à la jumelle. Pour décor, juste l'objet nécessaire au récit. Seul le dessin des personnages, petits souriceaux anthropomorphiques, est très soigné. Grégoire Solotareff a une aisance extraordinaire pour leur donner un caractère, une expression adulte. S'il y a beaucoup de charme et de détails dans les vêtements, il y a beaucoup de réalisme dans les démarches, les postures, l'expression des mouvements. Le lecteur peut partager une foule de senti-

ments. Dans cette mise en scène légère, délicatement ombrée, Kiki et Didi sont les grands comédiens d'un petit théâtre de cruauté, traversé de violence, d'agressivité, de sensualité, de transgression et d'affection où se débattent toutes leurs exigences et leurs déboires.

Cette technique du regard à la loupe va devenir l'exploration de l'effet grossissant dans d'autres albums.

Agrandissements à la photocopieuse multipliés, coloriage, reprise des dessins, les procédés transforment le simple trait en un fourmillement de points et le possible mélange des échelles suit la subjectivité du regard ou des sentiments. La normalité des adultes entrant dans ce chamboulement d'objectifs du regard enfantin prend ainsi des caractères absurdes ou comiques.

Tout n'est-il pas question de point de vue ? Comme les cercles lumineux au théâtre ou au cirque isolent et suivent un acteur, ainsi les personnages enflent, rétrécissent, étriquent, étirent ou fixent le champ d'intérêt qui les préoccupe ou les fait souffrir. Certains voient très bien ce que d'autres ne voient pas, d'anodins détails deviennent gigantesques, étranges ou grotesques pour l'un, imperceptibles pour l'autre, des chutes rocambolesques s'ensuivent des méprises, l'anomalie régnante se révèle. Le remède : changer de maladie, de lieu d'exercice de ses talents si le péril devient inévitable<sup>12</sup>. Pour que l'arbre ne cache pas la forêt, que le bouleau ne devienne pas les barreaux d'une prison, on peut entrer en dissidence<sup>13</sup>.

Tous les défis sont ici couronnés.

Comme la rainette de *Monsieur l'Ogre*. Les héros envahissent la couverture. Énorme et roux, ce rescapé de Cromagnon brandit un long couteau, un long nez acéré, le trident

11. *Kiki la souris*, L'École des loisirs, 1988.

12. *Docteur Piqûre*, L'École des loisirs, 1988.

13. *Ne m'appellez plus jamais « mon petit lapin »*, *op.cit.*



Loulou apprend à Tom  
à courir très, très vite,  
bien plus vite que les autres  
lapins.

Loulou, ill. G. Solotareff, L'École des loisirs, 1989

d'une fourchette aiguisée, beaucoup d'appendices menaçants pour une bien petite grenouille dont le regard taciturne et tranquille tient en respect les billes vertes exorbitées de colère et de convoitise. Défi narquois : s'il devait la manger ce serait déjà fait, on peut donc faire la leçon à un ogre pareil !

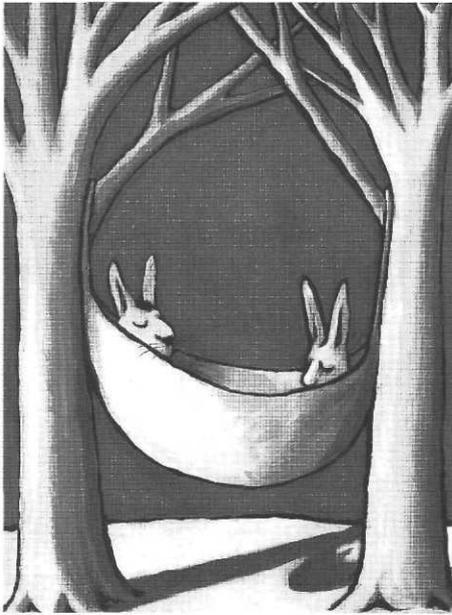
La main dressée de la petite grenouille donne le coup d'envoi à l'histoire, et hop ! nous voici devant le gouffre noir hérissé de petites dents pointues prêtes à vous déchiqeter, le petit lapin jaune écope comme un chiffon tordu notre angoisse : c'est lui qui sera dévoré d'abord, on gagne du temps.

La peur est noire, l'Ogre chasse de nuit, il voit, lui, dans le noir, mais nul n'étant sans défaut, des erreurs de vision vont changer le cours de l'histoire.

Le plaisir de la lecture vient des surprises visuelles. Voici *Loulou*. À toute allure il dévale la pente, traverse le rouge, court avec jubilation dans une nouvelle écriture graphique,

vers une intense présence de la couleur : de grandes plages bleues, jaunes, lisses. Comme Matisse découpe dans la couleur, Grégoire Solotareff dessine au bambou dans des taches d'encre, de grandes flaques vivantes et mouillées contenues par un vigoureux trait noir porteur de griffes et de dents bien plantées, de moustaches froissées, de sourcils broussailleux, d'oreilles expressives et de petits yeux bleu pervenche en coulisse. Il y a juste un peu, qui déborde ou s'en détache, l'ombre faite par le soleil au zénith. Ainsi nos héros semblent transportés ou en lévitation. Des courses effrénées succèdent à l'immobilité de la sieste, de la lecture, de la crise de larmes, de la pêche à la ligne, du cauchemar et de la mort.

Seul le corbillard va lentement, ainsi ira aussi Loulou, s'éloignant, après plusieurs jours d'attente, du terrier de Tom qui ne veut plus le voir - sous la haute surveillance des petits lapins témoins de cette incroyable amitié.



*Un Jour, un loup*, L'École des loisirs, 1994

Grâce à *Mathieu*<sup>14</sup> nous entrons enfin en peinture ! Une fois encore se renouvelle la surprise créée par *Loulou*. Grégoire Solotareff abandonne les encres, les acryliques, la photocopieuse et la plume pour la gouache et les pinceaux. De larges touches généreuses, pleines de franchise et de lumière créent dans ce livre une forte impression d'espace. Il faut dire que *Mathieu* fait le vide autour de lui. Il apparaît énigmatique, son petit œil noir impénétrable ne livre jamais aucune réaction, aucun sentiment. Il nous tient à distance ou nous tourne le dos, absorbé par la conquête de son désir de perfection.

Il y a là parfois de l'excès : certaines « peintures » dans ce livre sont trop agrandies : que le livre soit grand ne rend pas l'espace grand, la visibilité trop grossie de la touche ne donne pas de monumentalité à la page, elle la charge, elle ne crée pas ce sentiment

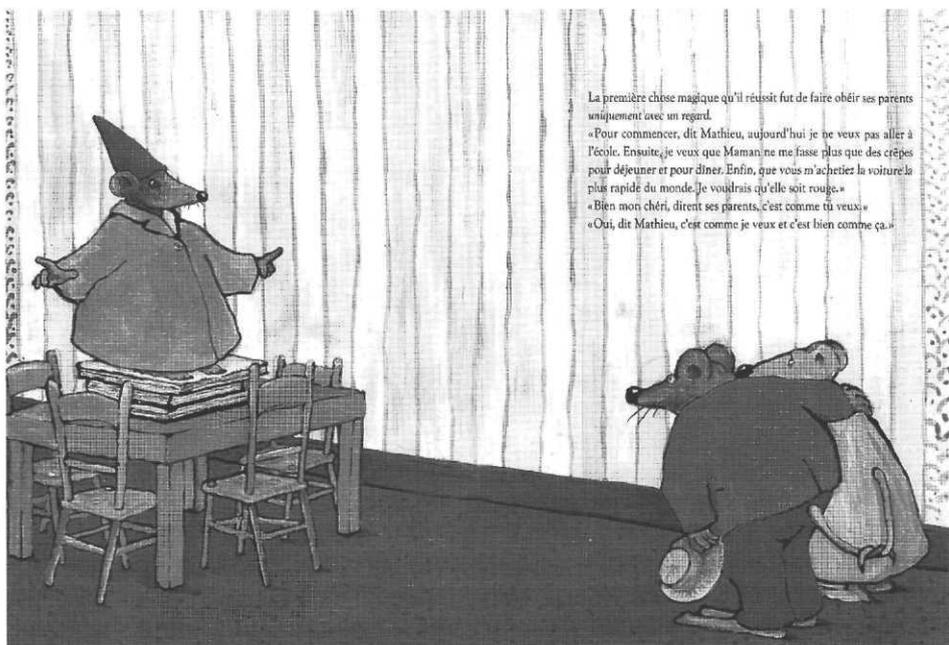
attendu de frontières sans cesse reculées qui demande plutôt de grandes surfaces calmes. Le texte, le corps typographique ne trouvent pas toujours leur juste proportion, non plus que les accords si difficiles, entre les rouges, les verts et les autres couleurs. Mais dans d'autres pages - la bibliothèque, la lecture du livre de magie, la leçon aux parents - ces défauts disparaissent. Ailleurs on prend plaisir à isoler de très beaux détails : *Mathieu* et *Mathilde* sur les galets de la plage, un rocher rouge, le policier arrêtant l'avion, les anémones avec la guirlande de papier peint. *Mathieu* apparaît tout autrement, beaucoup plus juste, charmant, quand il se tient sur la page de titre tel un bon élève attentif prêt à recevoir sa récompense pour un excellent devoir. On ne peut décider si on éprouve pour lui de la sympathie ou de l'antipathie sans doute parce que le vert de son étrange costume de magicien est de ceux qui portent malheur aux comédiens... et aux peintres ! Mais c'est une très belle histoire, sur le rêve de l'impossible, justement.

Elle s'est ouverte sur une image qui va désormais se lier à Solotareff lui-même, et à ce qu'il porte du monde de chacun d'entre nous : *Mathieu* assis, replié sur lui-même et ses pensées, blotti sur l'extrémité du dos de la falaise face au ciel immense et à la mer. Cette image va revenir, avec le souriceau qui rêve d'être roi de *Mon Frère le Chien*, avec *Le Diable des Rochers*, avec *Lulu* qui aime *Maggie*<sup>15</sup>. *Mathieu* va apprendre mille choses, lire des années entières pour finalement dans un moment d'obscurité, de cécité, se souvenir. Kurosawa le cinéaste japonais dit « créer c'est se souvenir ». Se souvenant, Grégoire Solotareff fait que *Mathieu* se retrouve dans la chambre toute illuminée de jaune de *Vincent* pour consentir à la réalité et à son désir IM-POS-SIBLE .

Peut-être faut-il surmonter la même épreuve

14. *Mathieu*, L'École des loisirs, 1990

15. « Partir » dans : *Un Jour, un loup*, L'École des loisirs, 1994.



La première chose magique qu'il réussit fut de faire obéir ses parents uniquement avec un regard.

« Pour commencer, dit Mathieu, aujourd'hui je ne veux pas aller à l'école. Ensuite, je veux que Maman ne me fasse plus que des crêpes pour déjeuner et pour dîner. Enfin, que vous m'achetiez la voiture la plus rapide du monde. Je voudrais qu'elle soit rouge. »

« Bien mon chéri, dirent ses parents, c'est comme tu veux. »

« Oui, dit Mathieu, c'est comme je veux et c'est bien comme ça. »

Mathieu, ill. G. Solotareff, L'École des loisirs, 1990

pour se mettre à peindre ? *Mon Frère le Chien*, publié l'année suivante la parution de *Mathieu*, est beaucoup plus homogène, le récit moins grave trouve davantage de liberté et de drôlerie. Mathieu était comme un enfant sans âge, un surdoué embarrassant, ici notre souriceau-héros est Mathieu enfin redevenu enfant sans le dire. Le livre plus petit, allongé, ouvre plus d'espace, de ciel, de soleil sur le sable et la mer. Des doubles pages ont la même audace, la même force, la même simplicité que celles de *Loulou* et la peinture leur donne une présence : la sensation réelle de la luminosité chaude du sable, de certains gris bleu plombé du ciel, du rouge d'un toit après la pluie et les volets blancs fermés d'une maison endormie mais si vivante.

Cette maîtrise en même temps que cette joie de la peinture vont se confirmer, s'affirmer dans des climats différents, donnant une très grande force à certaines images ou à certains portraits comme dans *Le Diable des Rochers* et *Un Jour un loup*<sup>16</sup>. En même temps s'affirment aussi toutes les qualités de l'écrivain qui collabore si bien avec Nadja<sup>17</sup> ou Antoon Krings<sup>18</sup>.

Comme l'enfant qui demande encore une fois qu'on lui raconte l'histoire qu'il sait si bien, nous lisons une histoire de Grégoire Solotareff, nous la regardons, nous rêvons, elle est à la fois toute nouvelle - et c'est toujours la même.

Parmi la quantité impressionnante d'albums que Grégoire Solotareff a réalisés en peu d'années - plus d'une centaine en dix ans -

16. *Le Diable des Rochers*, L'École des loisirs, 1993 ; *Un Jour, un loup*, L'École des loisirs, 1994.

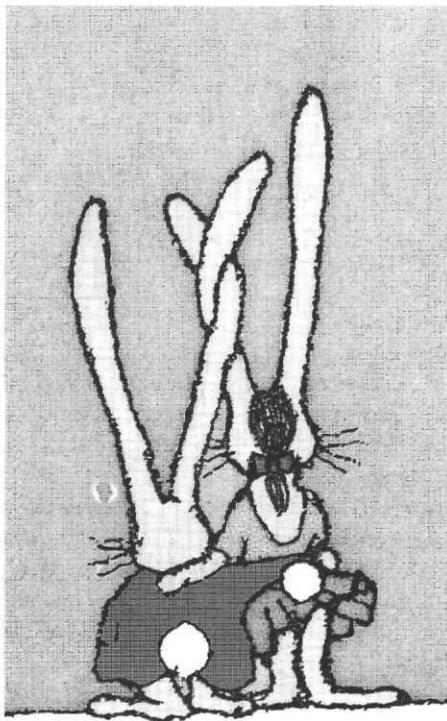
17. *Mitch*, L'École des loisirs, 1989.

18. *Olaf et Marjorie*, L'École des loisirs, 1991.

une dizaine constituent incontestablement des événements dans la production de livres pour enfants.

Leur auteur sait créer des héros et des lieux dont la personnalité et le tempérament donnent un ton aux histoires ; ce sont des livres vivants, ils bougent ; les techniques changent, les découvertes adviennent, les expressions se cherchent, les paradoxes existent - *Gentil-Jean* le plus laid est sûrement parmi les plus beaux - parfois le dessin prend le dessus, parfois la couleur, parfois le texte

conduit tout, comme celui des sept jours de la création de *Fifi*, mais toujours une forte unité s'établit entre la vision du livre et la lecture. La qualité littéraire des histoires lie intimement l'observation quotidienne et l'imaginaire, porteur de toute la grande tradition des contes. De ce qu'on croit déjà connaître, de l'accident banal, Grégoire Solotareff fait surgir une aventure, un événement, une vision nouvelle, maintenant, aujourd'hui, le bonheur d'écouter une histoire, de regarder et de rêver. ■



*Ne m'appellez plus jamais mon petit lapin,*  
ill. G. Solotareff, L'École des loisirs